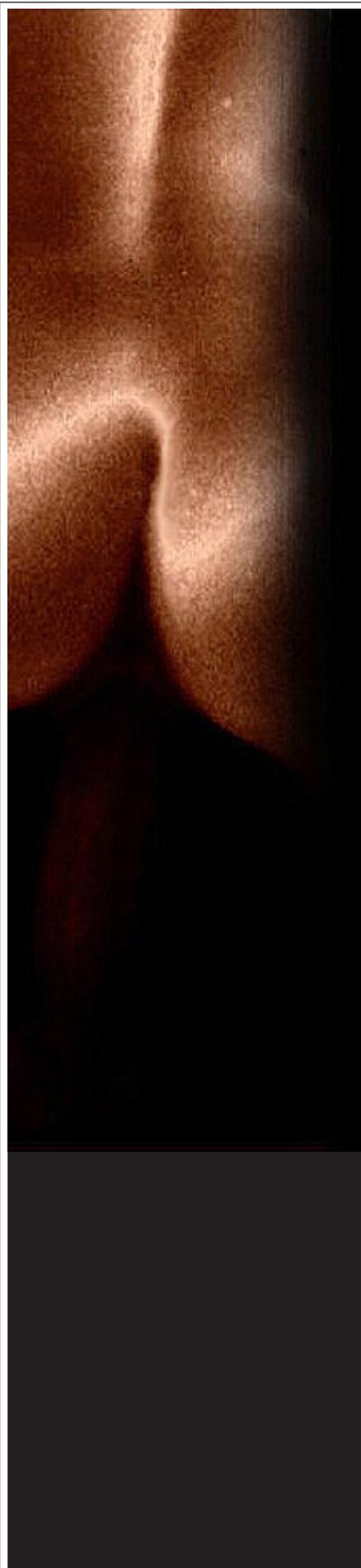


Indigne

Textes et dessins érotiques



Crescendo

Panorgasmie

Attente

Haïkus

Tendresse

Rêve

Faim

Vacances

Rendez-vous

Parking

Trio

Rouge

Again

Rêves

Souvenir

Pornographie

La Bête

Panorgasmie

Dans le métro, je nous imagine. Je bande.

Ton regard me caresse de l'intérieur. Hémorragie interne, inceste à cœur ouvert.

J'encense les friandises et les plats de chair étendues et mises à nue. Grande déchirure de la tête et du corps, cri perdu.

Tu te couches, petite sœur.

Mon sang tourneboule dans mes veines, une vasque de vis sans fond.

Ta bouche s'offre à moi, ta langue me guide. Le doux frottement contre soi nous rend plus proches.

L'emprise est plus forte que tout. Je ne veux pas te perdre, que tu sois mon amante ou mon amie. Jamais je ne me suis autant haï, jamais angoisse ne m'a été plus douce.

Tu m'intimes désordre.

Ton sexe se referme sur moi comme un refuge. Je plie. Encore une fois, trop de joie me force à perdre le souffle. Tu frémis penchée sur moi, frissonnes quand mes doigts longent ton dos. Le balbutiement de tes yeux me bouleverse.

Tu peuples mes nuits, mais je rêve d'autres, comme ce que tu dis m'y fait songer accouplés à plus, mâles, femelles, corps emmêlés dans une étreinte unique.

Tu te tends en arrière à m'en faire mal. Notre petite friction touche à sa fin.

.....

Je reste las, pétrifié comme un vieux cèdre, blotti dans tes bras.

Attente

Tu écoutes mon cœur battre, la tête sur ma poitrine, et tes mains caressent mes épaules. L'envie nous a pris il y a déjà quelques heures mais nous sommes seuls depuis une poignée de minutes seulement. Tu m'embrasses longuement, profondément, carnivore de mes sens, je te sens me fouiller de toute ta bouche, en attendant mieux. J'ai glissé mes mains sous ton t-shirt je sens ta peau se couvrir de frissons, pourquoi attendre ? Enlève le, enlève tout, plaquons nos nudités l'une contre l'autre, et laissons parler nos mains.

Tu as passé un bras autour de ma taille pour me renverser sur le lit, je m'enfonce dans la douceur molle de l'édredon et ton corps vient reposer sur le mien. Je te repousse pour te caresser, j'ai saisi ton sexe tendu, j'enserme mes doigts et presse ma main sur la longueur, je te caresse, je te dévore des yeux, je veux savoir si ton désir est assez affolant. J'ai envie de te donner ma bouche, mon sexe, chaque parcelle de mon corps où tu pourras glisser et prendre du plaisir. Je happe chacun de tes mamelons, je te lèche, une excitation grandissante et partagée me brûle le ventre, inonde mon entrejambe et écarte instinctivement mes cuisses.

Je te veux, je te veux, mais avant je veux te tendre à la limite du supportable. Je te prends dans ma bouche, au plus loin possible. Je joue avec ma langue, mes dents, ton sexe. J'entends tes soupirs, je sais que je peux t'avoir, j'avale de toute ma bouche ton membre érigé, l'objet de mon futur plaisir. J'enroule ma langue, je te lèche, je t'embrasse, j'y mets les mains, les lèvres, mon cœur.

J'ai trop envie de toi, je rampe sur ton torse, rejoins ta bouche de ma bouche, embrasse tes yeux et te présente ma poitrine. Ta bouche empoigne un sein. Tu le gorges à pleines lèvres et le suce longtemps. J'ai le corps frémissant, un vide flamboyant entre les cuisses, nos mains sont enlacées, serrées à s'en faire mal.

Je n'en peux plus et je m'empale sur toi. Je plaque mes jambes le long de ton corps. Commence alors la recherche de la jouissance. Un va et vient. Ton sexe qui touche au fond de moi et m'électrise à chaque fois. Tu te soulèves en cadence et tu pousses à chaque fois mon plaisir un peu plus loin. Au début je pense tenir, et puis je me contracte un peu plus à chacun des coups de ton désir. Je suis tendue comme un arc. Tu es ma flèche, fiché dans ma chair, tu remue en moi la terre et le feu, la mer et le vent.

Je vais jouir, tu le sais. Tu me renverses, me domines cette fois. Tu saisis mes jambes pour presque les remonter sur tes épaules. Ton mouvement devient furieux, mon corps chavire. Et dans un cri commun, l'extase nous enlace un peu plus fort.

Tu es sur moi, toujours en moi. Le souffle mettra un peu de temps à revenir. Tu peux rester ? Encore un peu. Câline moi, dis «je t'aime», je suis bien.

Tu es venu sexe nu en moi, et c'était la première fois.

Haïkus

Approcher
mes lèvres des tiennes

Nicher
ta tête au creux de mon bras

Attendre
car l'attente ne fait qu'exacerber le désir

Frôler
tes cuisses de mes mains

Retirer
le tissu qui ne sert à rien

Regarder
ton corps nu, la toison foudroyante

Poser
ma tête sur ton ventre

Caresser
ton dos, tes fesses

Toucher
la douceur de ton sexe

Sentir
ta main

Désirer
ta bouche autour de moi

Imaginer
ma verge-poisson dans ton ventre-océan

Jouir
à ta demande...

Tendresse

(extraits de mail)

Je veux te serrer dans mes bras, approcher mes lèvres des tiennes, doucement, jusqu'à les effleurer, ne pas prendre ta bouche tout de suite, te serrer plus fort, basculer avec toi sur le lit, me contrôler puis ne plus me contrôler, te caresser, invoquer ton plaisir dans une prière muette.

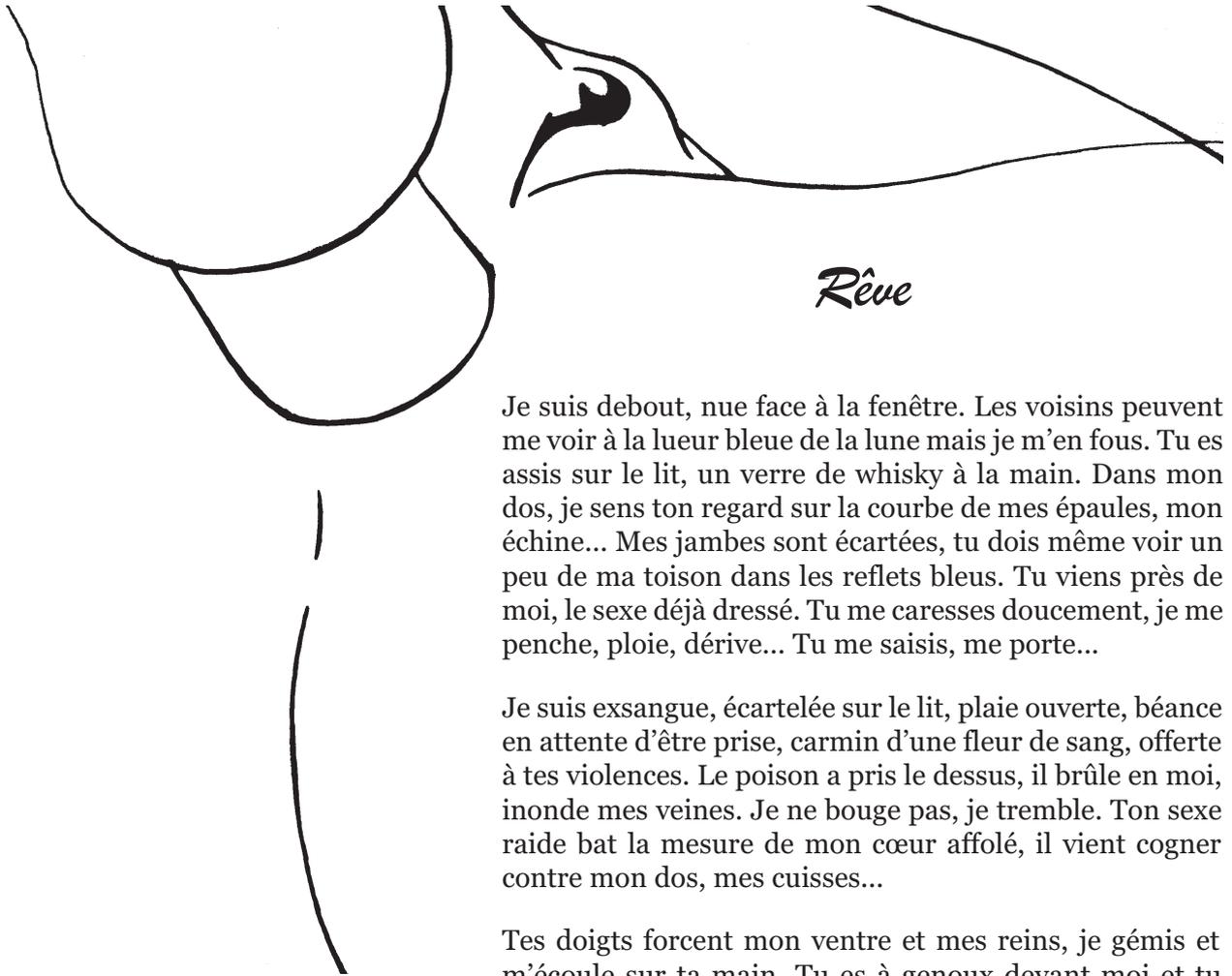
Que ta main vienne et que je bande à m'en faire mal.

Te toucher au plus vif, que nous tournions pour offrir l'un à l'autre nos sexes, te regarder dans ton intimité la plus nue, la toucher, la goûter...

Plonger en toi enfin quand tu es prête.

Ce n'est pas trop compliqué, il suffit de me rappeler de notre dernière nuit, de la tendresse, de la douceur mais aussi mon désir qui se réveille, qu'un effleurement de ta main déclenche, des mots que tu soupirez plus que tu ne dis, ton corps qui s'alanguit, offert, le mouvement que tu fais presque imperceptible pour m'inviter à venir te goûter, là où c'est si doux, si tendre, ma langue en apnée, mes doigts qui te longent, te scrutent puis plongent, mon regard qui n'en peut plus de bander pour toi, tes soupirs, l'instant où tu craques, quand tu veux que je vienne en toi... la fougue qui se déclenche quand tu te contractes autour de ma verge et que je n'y tiens plus... les mots doux, encore, pour me demander d'attendre un peu. Et la jouissance qui nous prend, tous les deux.





Rêve

Je suis debout, nue face à la fenêtre. Les voisins peuvent me voir à la lueur bleue de la lune mais je m'en fous. Tu es assis sur le lit, un verre de whisky à la main. Dans mon dos, je sens ton regard sur la courbe de mes épaules, mon échine... Mes jambes sont écartées, tu dois même voir un peu de ma toison dans les reflets bleus. Tu viens près de moi, le sexe déjà dressé. Tu me caresses doucement, je me penche, ploie, dérive... Tu me saisis, me porte...

Je suis exsangue, écartelée sur le lit, plaie ouverte, béance en attente d'être prise, carmin d'une fleur de sang, offerte à tes violences. Le poison a pris le dessus, il brûle en moi, inonde mes veines. Je ne bouge pas, je tremble. Ton sexe raide bat la mesure de mon cœur affolé, il vient cogner contre mon dos, mes cuisses...

Tes doigts forcent mon ventre et mes reins, je gémiss et m'écoule sur ta main. Tu es à genoux devant moi et tu prends ma bouche. Ta verge va trop loin, je manque de te vomir. Je te l'accorde, ton plaisir, laisse-toi faire... mes yeux te supplient, tu ne veux rien savoir... Tu te recules et tu plonges en moi. Je pousse un cri, tu te méprends, me demande pardon. Non, continue, ne t'arrête pas, n'arrête jamais...

Tu retombes sur le lit, masse molle. Si tu crois que je vais te laisser un répit... Ma main revient à la charge et tu bandes déjà. Je te lèche, je te suce, je te prends entier. Tu me regardes enfin, tu m'embrasses, on se retourne, on se tête-bêche. Ta langue me parcourt, m'inonde, un vrai marécage, du con au cul.

Je te repousse. Tu es bloqué, de nouveau sur le dos, je t'enjambe, grimpe sur toi, t'introduis. Tout de suite, tu es au fond. Nous bougeons, lentement. Mon vagin se contracte, tu gémiss. Des vagues de chaleur envahissent mon ventre. Tout bascule. Je crie, mon corps en branle. Tu sors. Je te ramène par un chemin plus étroit. D'un geste, tu t'y refuses, je te pousse de nouveau. Je m'ouvre tout entière pour toi. Tu me dis que tu vas venir.

Je sais.

Ta jouissance est à moi.

J'ai faim

Tu me tiens par la taille, les mains ouvertes sur mes hanches. Tu m'affames. J'ouvre la bouche, je veux happer tes lèvres, tu te dérobes. J'ai le souffle court, les jambes tremblantes, je te désire. Tu me touches mais tu ne me laisses pas le contact de ta peau. Mon sexe s'ouvre, sa contraction impatiente de t'accueillir me fait mal.

Je veux te goûter, je frémis de te lécher. Je fais mine d'atteindre ton sexe, bouche ouverte, ma langue veut te sentir. Stoppant mon mouvement, tu agrippes mes cheveux. Oui. Vas y, guide moi, ordonne moi. Mais tu ne fais rien. Un sourire aux lèvres, ton sexe dressé devant mon visage, ta poigne me maintiens à quelques centimètres de l'objet de mon désir. Tu es inaccessible, éloigné, sujet de mes fantasmes inassouvis, près de moi, torturant et excitant.

Tu m'as plaquée sur le lit, j'ai la tête enfouie dans les draps en bataille. Je ne sens sur moi que tes mains qui me maintiennent, l'une plaquée mes reins, l'autre commence à fouiller mes cuisses. Je n'ai pas le droit de te toucher, tu me l'as interdit. Sages, mes mains s'agrippent aux draps froissés. Je n'ai pas le droit de te toucher, et je ne te vois plus. Reste de toi ton odeur que je connais bien, tes doigts qui m'ouvrent brutalement.

Tu entres en moi, un doigt, puis deux. J'en veux plus, tu t'y refuses. Tu me laisses encore dans l'attente de toi. Je veux me remplir, t'avalier, me rassasier. Tes doigts emplissent mon sexe, puis mes reins, le plaisir monte en vagues de chaleur, mon ventre est en feu. Je vais jouir. Tu te retires. Le vide en moi est à hurler. Je me débat pour te reprendre. Puisque c'est ce que je veux, tu prends ma tête et me laisse goûter ton sexe. Je te prends entièrement, complètement, passionnément. Je te prends pour te rendre fou, dépendant, allumé.

Tes bras ont cessé de me guider, tu te laisses aller quelques instants et je crois avoir gagné. Mais tu te redresses et je crains que mon festin ne se termine. J'ai raison. Tout ton corps s'allonge sur le mien et tu me pénètres. Tu m'investis. Brutalement, sans concession, tu me finis. Je jouis très vite, enflammée jusqu'au cœur, je cries, me renversant, bien avant de te faire céder.

Tu m'as essoufflée, et tes yeux sont heureux.

Vacances

Endormis de soleil, nous entrons dans la chambre ; je me sens bien, ma tête bourdonne.

Tu me regardes, silencieuse, près du lit. Je te caresse la joue, je t'effleure.

Sois patiente.

Sur ma peau se mêlent la sueur et le sel. La salle de bain est fraîche. Eau chaude sur les coups de soleil, je frissonne. Comme à chaque fois, tout rejaillit d'un coup, mon impuissance à créer, les doutes, l'absence...

Tu t'es glissée, silencieuse, derrière moi, tu me colles. Mon corps réagit, c'est une autre brûlure qui agit, c'est ta main qui court sur ma poitrine, pince un mamelon, frotte, savonne...

Elle glisse sur mon ventre ; tu sais que je bande déjà, mais il faut que tu vérifies.

Je laisse échapper un gémissement quand tu me saisis à pleine poignée. Ma verge se gorge de sang. Elle est tendue à me faire mal. Tu caresses, tu sens les veines qui palpitent.

Nous bougeons sur la même cadence, sous les gouttes brûlantes. Ton ventre s'est emboîté dans le creux de mes reins, le duvet humide de ton pubis frotte contre mes fesses.

Tu me branles, plus vite.

Nous partageons le même souffle. Parfois, tu t'arrêtes, tu refuses ma jouissance. Je me cambre, je te supplie.

L'orgasme m'arrache un cri, tu poursuis le mouvement, la jouissance se prolonge.

Je souffle. De petites tâches blanches disparaissent dans la bonde. Mes doutes et mes peines. Le sentiment d'une paix infinie m'envahit.

Je t'embrasse, à pleine bouche, enfin.

A l'oreille, tu me chuchotes : «On recommence ?»

Rendez-vous

Une carte, des fleurs,
Un jour, un mois, une heure.
Je suis là.

C'est certain : c'est de toi,
Aucun autre je crois
N'ose ça.

Au comptoir le garçon sourit,
Je ne sais que le numéro.
Escalier droite, papiers gris,
Pas de charme, ni laid, ni beau.

Je bataille avec la serrure,
Je laisse la clé sur la porte,
La chambre est vaste, bleue lazure,
Sur le lit une feuille morte.

Je la lis, fascinée,
Page blanche imprimée.
Est-ce ça ?

Ces talons sont immenses,
Ma cambrure est intense,
Tu es là.

Je tourne le dos, je ne sais
Toujours pas si c'est vraiment toi.
Le corset de cuir, noir de jais,
Reins creusés, sont ce que tu vois.

Tu prends dans ma main le foulard
De soie. La peur noue tous mes membres
Lorsque tu masques mon regard.
« C'est moi. » Souffles-tu, très bas, tendre.

Tu me laisses lécher,
T'aimer, te caresser,
Tu veux ça.

Je te touche, bandant,
Incroyable, présent,
C'est toi, là.

Agrippée à l'encadrement
D'une fenêtre, maintenue
Plaquée sur le mur, tu me prends.
Tu me martèles en continu.

Tes doigts tournent sur mon plaisir,
L'orgasme éclate en cris épais.
Une douche couvre nos rires,
Nous partons. Le lit n'est pas défait.

Parking

La nuit est tombée. La bande pointillée de l'autoroute se déroule sous mes yeux, mouvement hypnotique. Tu somnoles. Quand tu sens mon regard, tu relèves la tête, tu me souris. Presque plus d'essence, je préfère faire une halte avant la frontière espagnole.

Une fois que je suis revenu dans la voiture, après avoir réglé le pompiste, tu me dis :

- J'ai envie que tu me fasses l'amour.

- Ici ? maintenant ?

Un chuchotis, à peine plus qu'un souffle :

- Oui.

Après les pompes, il y a l'aire d'autoroute, le parking. Il fait très sombre, la forêt nous entoure. Tu me fais ces yeux qui chavirent le cœur. Mon pantalon baissé, ta main me dresse ; je te baise longuement les lèvres, te murmure que tu es ma petite esclave, que tu vas me faire du bien, faire plaisir à ton Maître. Docile tu te baisses et engloutis mon vit déjà bandant. Tu m'aspirez jusqu'au fond de la gorge. Je caresse doucement tes cheveux.

C'est alors que je vois l'homme. Une figure trapue indistincte, en contre-jour, les lumières de la station derrière lui, il nous mate. Un instant je panique, j'ai peur pour toi. Mais les portes sont verrouillées et l'homme ne fait pas mine de s'approcher plus. Indifférente, tu sembles prête à aller jusqu'au bout, me laisser jouir dans ta bouche, je sais combien ma jouissance t'importe... je relève ta tête, je te chuchote à l'oreille que nous donnons du plaisir à un voyeur. Tu n'y trouves rien à redire. Ta culotte vole sur la plage arrière.

Je bascule mon fauteuil. Le temps de mettre la capote, petit capuchon de plastique brillant, et tu es sur moi. Mon sexe entre de suite en entier, tu m'avales goulûment, tendue, ton balancement est comme une lame de métal vibrante, tes mains posées sur mes épaules me serrent en étau. Je regarde l'homme, il tressaute en rythme, il se fait jouir. Qui est cet inconnu ? que faisait-il là ? c'est peut-être un lieu de rendez-vous. Sans doute un habitué. Il a dû se branler des centaines de fois, devant des voitures où d'autres couples faisaient l'amour.

»J'ai envie de te prendre mille fois, par chacun de tes orifices.» Tu te contractes, pincés mon sexe, gémis. Nous jouissons ensemble et j'aime à penser que l'autre, dehors, arrose ma portière de longs jets blancs.

Tu reposes contre moi. Apaisée, tu trembles encore un peu. Comme je t'aime.

Je regarde enfin, l'homme est parti. Je crois que ça t'a plu...

Trio

Oh non, ne m'incendiez pas. Je vais encore finir couchée entre vous, lovée sur mon désir, allumée. Je ne peux pas résister à vos caresses, je n'en ai même pas envie. Vous m'embrassez, me touchez, longez mes fesses, coulez vos mains entre mes seins, et vous me laissez là, palpitante et chaude. L'insomnie me guette, encore une fois, alors que vous dormirez comme des anges, vos visages clairs dans la pénombre.

Je n'ose rien, j'ai peur de la gaffe. Une main mâle qui s'égare et le second déclare que ça casse l'ambiance. L'avantage de deux homos, c'est de régler ce problème, l'inconvénient c'est que je ne suis pas sûre de leur plaire. Forcément. Des bisexuels, ça réglerait l'affaire, encore faudrait-il que je les aime, par-dessus le marché. Mais à quoi je pense, moi ? Je me raconte n'importe quoi. Peut-être que si je les faisais boire... un tout petit peu...

Tant pis pour vos frayeurs, moi je me déshabille. Qui niera qu'il fait chaud ici ? Je me frotte un peu, aussi, à vos peaux, là où elles apparaissent. Je tente ? Oui, je tente. Je glisse une main entre tes jambes, je veux juste vérifier. Je le savais ! Tu bandes. Tu m'explores depuis le début du film, aussi. Je le savais.

Et lui, que pense-t-il ? J'approche ma bouche, elle touche ses lèvres, il me répond, m'embrasse profondément.

Tu écarter mes cuisses, je bascule sur le côté, face à lui. Tes doigts me pénètrent, tout de suite. Du soupir je passe à la gamme des gémissements. Je m'abandonne, me glisse dans la peau d'une poupée, le maniement de mon corps vous appartient.

Il me mord les lèvres, mange mes seins, il me lape, me goûte. Quand il insinue ses mains sous mes cheveux, mon sexe se creuse. Il les saisit à pleines poignées et je coule entre mes jambes. Il me guide à sa verge. Je le prends trop vite, mais je veux le sentir raidir sur ma langue, triquer dans ma bouche, grossir jusqu'à ma gorge. Je l'invite à marquer le mouvement, s'imprimer au fond de moi, j'ai besoin de cette violence.

Tu as caressé mon dos, flatté mes fesses. Tu as embrassé mes jambes, tes doigts m'ont pénétrée, je suis prête et tu le sais. Que pourrais-tu trouver d'autre à faire que me baiser enfin ?

J'ouvre les cuisses un peu plus, je prends son sexe entier dans ma bouche. La vacuité me tenaille encore, mais je l'aurai, je vais gagner. Cette fois, je serai la plus forte.

Tu ne me prends pas, c'est ta langue qui vient. Tu me fouilles toujours et tu me lèches, entre les fesses, si je pouvais y croire, je penserais que tu me prépares.

Je ne sais pas si je peux, mais je ne veux pas sans cesse me resservir des regrets. Je me redresse, me tourne, au-dessus de lui. Je le sens moins tenté, plus réticent. Mais il bande. Très fort. Je le fais coulisser, je me fais prendre, lentement, jusqu'au fond, je m'assieds sur lui. Il ferme les yeux, capitule.

Tu passes derrière moi, je m'arc-boute, m'écartèle.

J'y suis. Moi la moitié de femme, la demi-portion, l'étrangère à la féminité, au sexy, au sensuel, je m'empie. J'ai la vision de mes seins dans ses mains, de mon cul possédé, de mon vagin distendu, de l'existence de ma chair. Vos sexes combtent un néant chaotique, mes pensées se réorganisent, autour de cette femme.

J'ai envie de hurler.

Je jouis.

Je vous fais jouir.

Il ne me manque plus rien.

Rouge

Je ne pensais pas manifester mon amour de cette manière là. Mais te voilà à mes pieds, nue, les yeux bandés, les mains entravées derrière ton dos, ta bouche entrouverte, prisonnière de l'attente. Le chatouillis de la moquette, une musique sauvage, constituent tes seuls repères. Tu ne sais pas ce que tu as éveillé en moi.

Mes caresses viennent, tour à tour douces ou rudes. Tu gémiss, à peine plus qu'un souffle. Je saisis ta tête, la porte à mon sexe. Je te laisse le droit de me lécher. Ne me prends pas.

Mes doigts sur ta nuque se font plus durs. Pas de suppliques. Ton regard chaviré ne peut plus me faire céder.

«Lèche mes cuisses, mon ventre, remonte - pleuvent mes ordres - saisis l'extrémité, maintenant.»
Tes lèvres sont douces, ton frémissement est mien.

Je te porte jusqu'au lit, je t'allonge sur le ventre, ma beauté, ma princesse de feu... mes doigts explorent le brasier de ton ventre, ta chaleur infernale... nous avons un sabbat à célébrer, sorcière de mon cœur. Tu t'ouvres comme une orchidée rouge sang. Mon sexe bute contre le tien, s'imprègne de son humidité... mon intrusion brutale t'arrache un cri. Viens, viens vers moi, ma reine, mes mains te rendent honneur, se plaquent sur tes fesses, les claquent... la rougeur les gagne. Ton corps comme un arc électrique ploie sous mes coups. Le carmin nous envahit.

Un cri solde ta jouissance.

Une étincelle.

Le néant.

Reste la nuit, pour que triomphe la tendresse.

Again

J'ai rarement été autant envahie d'images. Moi la littéraire, la musicale, la presque aveugle, je suis assaillie de flashes, indécents et obscènes. Mes yeux brûlent de visions écartelées, de violences empourprées, de nuits orgiaques. Tu es mon guide, mon dieu, mon révélateur. J'étais endormie, je sommeillais sans rêve dans la tiédeur de bras timides et frileux.

Je frissonne. Le tressaillement de mon imagination est le plus fort. Je veux tout te demander et que tu acceptes tout. Je frémis sous tes doigts, je ne sais pas si cette fois tu me le donneras. Tu m'as parlé, tes mots ont réveillé la soumise, l'esclave, la gamine indisciplinée. J'ai peur de t'effrayer, de tout gâcher. Je veux dire non quand tu commenceras à frapper, me cabrer comme un jeune animal, te pousser à me dompter. Je veux que tu me lies à tes fantasmes, que tu m'attaches à tes désirs, que le cuir scie mes poignets et la soie masque ma vue. J'ai envie que tes doigts me fouillent, que ta langue me cherche, que tes mains m'écartent. Que rien ne t'arrête.

Le plaisir. Quand tu t'allonges sur moi, quand tu me soulèves au-dessus de toi, quand tu te glisses derrière moi. Tu connais les caresses qui me transportent et tu ne m'en as pas privée. Tu me fais l'amour, tu es en moi, amant magnifique, tu me prends tendrement, si profondément. Tu veux mon orgasme, je sens que tu m'attends. Je veux faire durer, encore un peu. Je te ralentis, la volupté montera dans mon ventre de toute façon, il faut que tu tiennes jusque là. Je t'enserme, je cherche ton contact sur le bas de mon pubis, juste là où les lèvres s'ouvrent, l'épicentre de ma jouissance.

J'y suis, tu peux basculer mon amour, posséder le corps abandonné que je t'offre, plus rien d'autre n'existe que la forge de mes entrailles et ton martèlement sur le fer rougi. Plus vite, plus fort. J'explose encore avant toi. Tu me rejoins très vite, comme si ma satisfaction gémissante déclenchait en toi le dernier déclic.

Je repose sur le ventre, haletante, apaisée. Les images se sont évanouies avec les premières caresses. Elles reviendront, plus tard, engendrées par ton absence, le manque ou la solitude. Mais quand tu es là, quand tu me désires, sers toi de moi. Je serai l'objet de ton plaisir, peu importe la forme qu'il prendra. Je t'aime.

Rêves

à SiCk BoY

Assise sur le sol, repliée sur mes genoux, je ne suis pas entravée, mais je n'ai pas le droit de bouger. Je ne t'ai jamais vu ainsi, et même alors j'évite de te regarder. Mais j'ai déjà observé, malgré moi, que tu es beau ; toi, tes yeux, ton érection. Une corde blanche, croisée plusieurs fois sur ta poitrine, est maculée de cire rouge. Entre tes cuisse, elle se resserre et bombe ton entrejambe. Un collier de cuir, cerné de trois anneaux, maintient ta tête en arrière par une laisse fixée au mur, derrière toi. Tu es debout, au milieu de la pièce, des bracelets renforcés permettent de te suspendre, bras tendus. Le Maître te détache. Ces stries rouges, les marques de lien sur ta peau, tout ce qu'il t'a fait, m'ont excitée.

Il m'attache. Il m'ordonne de m'allonger sur une armature de bois et lie mes poignets, mes chevilles, bras et jambes écartés, afin de me maintenir en croix. Je suis nue, il me bande les yeux.

Lorsqu'il pose les pinces sur mes seins, sur les lèvres de mon sexe, il t'impose de regarder. Il tourne doucement les pinces qui ensèrent mes mamelons, me fait gémir. Je n'ai pas besoin de ce traitement pour m'écouler, mais j'aime ça. Je me cambre, cherche à m'emplir, un vide insupportable au creux des reins.

L'attente.

Je t'entends. Tu le prends dans ta bouche, sans doute, il maintient ton attention, entretient ton désir . Et revient à moi.

Il commence par mes reins, lubrifie le gode sur mon sexe, et l'insère entre mes fesses. Je repose dessus, l'engin au fond de mon cul, je m'ouvre encore.

Le deuxième gode entre avec brutalité dans mon sexe. Je laisse échapper mon premier cri. Je naïs dans ses mains, me répand, m'agite. Il me pénètre longuement, va et vient brutalement puis lentement, stoppe, recommence, m'affole.

Lorsqu'il les retire, je reste écartelée, dilatée, offerte.

C'est son second qui prend le fouet. La surprise me prend à la gorge. Ce n'est pas le martinet aux longues lanières de velours dont j'ai l'habitude. C'est du cuir, résistant, épais. Le choc est le même, la douleur bien différente. Je me torts sous les coups, tente de les éviter. Plus mes réactions sont visibles, plus il frappe fort. Mes cuisses s'enflamment, l'extrémité de la lanière vient frapper mon sexe. Je crie sans retenue.

L'assistant m'enlève le bandeau. Je cligne des yeux, m'habitue à la lumière. Tu es à genoux devant le Maître. Il te maintient par la nuque, tu le sucés encore, intensément.

Tu te relèves et te places au dessus de moi sur son ordre. Je ne peux plus éviter de te voir. Le Maître se tourne vers toi, te dit calmement et fermement que tu vas t'allonger, me pénétrer, et me baiser. Tu refuses. Il insiste.

Nous nous dévisageons quelques instants. Tu te couches sur moi et glisses dans mon sexe. Je ferme les yeux, tente de penser que ce n'est pas toi, j'essaie de t'oublier, je frémis à chaque coup de reins.

Tu me fais jouir, au plus profond. J'ai lutté mais le plaisir a gagné. Secouée de frissons, au bord des larmes, je m'enroule autour de mon sexe, et du tien.

Tu obéis à l'ordre qu'il te jette et t'introduis dans ma bouche. Je te sens glisser, tes mouvements impriment un rythme de plus en plus rapide. Une immense tendresse monte de mon ventre, et le désir m'agite, à nouveau. Il empoigne mes cheveux, relève ma tête. Ton plaisir explose, coule au fond de ma gorge, je bois.

Le Maître sourit et s'accroupit au dessus de mon visage. Il réclame ta main. Tu le branles. Je suis groggy, je m'é gare, partagée entre le plaisir que tu m'as donné et la tentation de ne plus y penser. Très vite, il éjacule en grognant sur mon visage.

Souvenir

C'est une chaude journée d'été, une de celle qu'elle préfère en vacances. Dans l'immense jardin de ses grands-parents, elle a glané quelques framboises. Les petites graines rouges se sont écrasées sur ses lèvres lorsqu'elle les a mangé goulûment, malgré son copieux petit-déjeuner : pain grillé, beurre frais, confiture maison et fruits du jardin.

La campagne, c'est magique pour une toute jeune fille en vacances. Les randonnées à vélo, la piscine entre cousines, les courses dans les bois. Elle a la peau caramel, un corps de liane prête à fleurir, et un sourire pendu en permanence au bout de ses lèvres.

Son grand-père est maréchal-ferrant. Dans la ville minuscule où il exerce, il a installé l'atelier derrière chez lui, entre la maison et le potager. Au plus fort du printemps, les fleurs, passion de sa grand-mère, éclatent au coin de chaque allée, et dans cette vaste propriété, elle a inventé des jeux, des cachettes, des histoires à n'en plus finir. Quand il fait si beau, elle délaisse le cheval à bascule et la salle de jeux du sous-sol frais et obscur pour l'espace du grand air.

Pour l'heure, elle va rendre visite à son grand-père, levé depuis l'aube, qu'elle n'a pas encore embrassé ce matin. Les mains encore sucrées du jus des framboises, elle enjambe les tiges de métal posées à terre, les culasses de voitures en attente de recyclage, les plaques de fer, la tôle, les écheveau de fil d'acier, et entre dans l'atelier en se léchant les doigts.

Ca sent le métal chaud, la rouille, l'usine. Les scies circulaires tranchent le métal comme un pain de campagne, laissant couler un liquide laiteux, probablement résidu de l'eau qui est utilisée pour refroidir les machines. L'atelier tourne à plein régime, le sol est recouvert d'une suie métallique, de poussière noire, jonché de boulons et d'écrous, de morceaux de ferraille. Comme toujours, elle accroche les regards. Les ouvriers lèvent la tête aux claquement de ses talons plats sur le ciment, ils lui sourient, leurs yeux s'allument. Dans son dos, elle sait qu'ils longent ses jambes jusqu'aux cuisses autour desquelles volette sa légère jupe d'été, jusqu'au creux des reins déjà marqués par une discrète cambrure. Elle ouvre la porte de la forge. La cheminée est allumée, mais là où elle trouve habituellement son grand-père, il n'y a que l'enclume au repos. La chaleur est intense.

La porte claque derrière elle. Elle sursaute, se retourne. C'est Christian, le plus jeune des ouvriers. Elle lui dit qu'il lui a fait peur, elle tente de lui sourire mais son cœur bat la chamade. Elle n'aime pas son regard. Elle adore, c'est vrai, allumer la flamme au fond de leurs yeux, mais elle n'aime pas se retrouver là, seule devant lui. Il lui dit que son grand-père voit un important client ce matin, en déplacement, il lui dit de ne pas avoir peur, de s'approcher. Elle obéit timidement, il s'assied sur une bobine de fil métallique, grande comme un tabouret, et l'attire à lui. La peur la saisit, elle a un mouvement de recul.

Doucement, il saisit son poignet et l'amène sur son genou. Il a déboutonné sa braguette, elle voit pour la première fois un sexe d'homme « en vrai ». Il est dressé, menaçant, dur et rougi. Il dit de ne pas se débattre, qu'il sera gentil. Mais elle panique. Honteuse, elle ne crie pas mais s'agite. Il la tient par la taille, il la ceinture, elle jurerait qu'il sourit. Elle essaie les coups de poings, les coups de pieds, tente de le mordre. D'abord amusé, il change de physionomie et la saisie par les cheveux.

Il dit que ça suffit, qu'elle n'est qu'une petite allumeuse, qu'il va lui apprendre. Il la couche sur ses genou, sur le ventre. Il remonte la jupe, découvre les fesses en baissant brutalement la culotte de coton blanc.

Elle se tortille frénétiquement, il n'a besoin que d'une main pour maintenir ses deux poignets et l'autre coulisse déjà entre ses jambes. Il veut sentir l'étroitesse de son sexe, glisse un doigts, bande

plus fort. Les fesses de la gamines sont blanches, il s'affole devant la limite hâlée sur les hanches, et pose sa grande main sur les petites rondeurs. Il claque une première fois, une deuxième, emporté par les cris aigus, il lui donne une magistrale fessée, incendié par sa résistance enfantine, la propreté de cette chair sous ses doigts noirs de travail.

Il frappe jusqu'à ce que, emporté par la jouissance, il laisse échapper ses salves de sperme sur le chemisier blanc.



Pornographie

Une femme, brune, très belle, sourit à un homme entre deux âges. Son regard est flou, maquillage de désir ou abus de psychotropes ? Elle l'embrasse, bouche ouverte, langue sortie. Trop vite, elle descend vers la verge, lourde, d'un rouge affreux. Il s'engouffre dans sa bouche. Elle suce, professionnelle.

Regarde-moi avec tes yeux d'enfant, de ce bleu qui me secoue le cœur, comme si tu plongeais au fond de mon âme. Offre-moi ta bouche, visite-moi. Ne me donne pas tout, tout de suite, laisse-moi deviner ton corps de la paume de ma main sans le voir. On éteindra la lumière si tu veux. Restera la clarté bleue du poste de télé.

Gros plan de pénétration. La lampe crue d'un projecteur vulgaire dévoile une vulve rose, presque violacée. Elle ne pardonne rien, ni marque de maillot, ni furoncle mal placé. Autour de ses mamelons, les cicatrices d'une opération. Visage de la fille. Elle ne crie pas, elle geint un dialogue idiot « mets la moi, oui, toute... »

Un baiser a suffi, déjà tu gémiss, nos corps s'accolent affolés. Ma perturbatrice, pas la peine de me caresser, je suis prêt, envie de toi à en avoir mal. Besoin de si peu pour être fou.

Une blonde et une rousse, côte à côte, à quatre pattes, présentent leur croupe à un black. Il les sodomise tour à tour. Gros plans d'orifices forcés, dilatés. Des cris, cette fois.

Ton tee-shirt est à l'autre bout de la pièce, ma langue est sur tes seins. Ce n'est pas assez, je le sais, il me faudra te dévorer de toute ma bouche. Mais je les mangerai d'adoration, pour t'émouvoir un peu plus, mon ange.

Une autre femme, pas très belle cette fois, des cheveux filasses, écartelée sur un chevalet devant un homme avec un masque de cuir. Elle tourne la tête quand il s'approche, une cravache à la main. Il la force avec deux doigts, sans ménagement.

Ma bouche se colle à ton sexe, ma langue se balance au rythme du désir. Tu caresses mes cheveux. Mes doigts recueillent ton amour, qui s'écoule entre tes cuisses...

Deux hommes, une femme... Elle suce l'un, assise sur l'autre. Des bruits liquides, comme des clapotis. Comment fait-elle pour ne pas vomir ? Du vagin, la verge passe au rectum. Les mains écartent les fesses pour faciliter la pénétration. L'autre se place devant. Ils s'emboutissent, se rencontrent tous les trois en un point de jouissance unique.

Tu me prends dans ta bouche, et je vois à tes yeux combien tu me voulais ainsi. Une grande douceur m'envahit. Ta langue me longe, je m'allonge, m'alanguis.

Elle est jolie comme un cœur, petite blondinette qui sourit, un peu timide avant d'entamer sa quatrième fellation pendant que d'autres hommes se branlent autour d'elle. On la pousse. Une, deux, trois bites font la queue à l'entrée de sa chatte et l'emplissent tour à tour. C'est un concert que l'on joue pour elle, un hommage de foutre...

Tu me supplies de te prendre. Je suis en toi, avec l'appréhension de jouir tout de suite trop vite. En aller et retour, je ne peux que te le répéter, ma vie, ma douce, je t'aime.

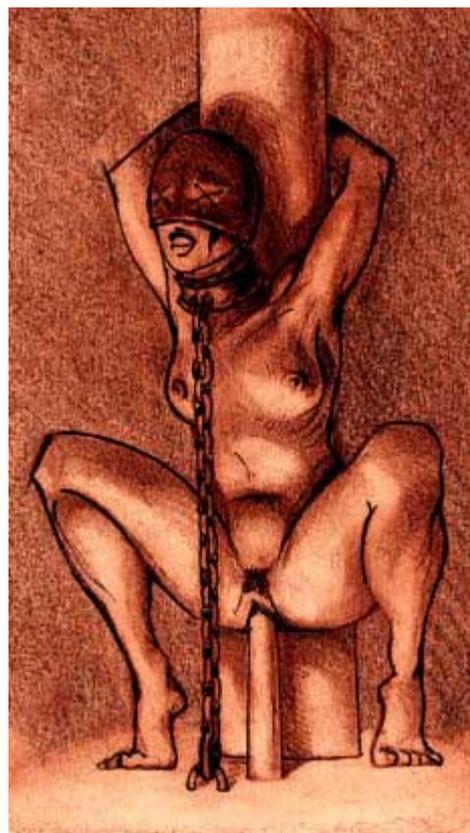
Un donjon d'opérette, des nains, des attardés mentaux, des femmes avec des seins immenses, percés, des chaînes aux murs, des fouets, un pauvre gars qui hurle un poing dans le cul, des pinces avec des poids qui déforment les mamelons, des corps tordus suppliciés, marqués au fer rouge, un collier de cuir, des larmes qui s'écoulent sur des visages rouges et bouffis de souffrance et pour finir des milliers de flaques de sperme sur des ventres, des culs et des bouches offertes à la célébration pornographique.

Nous nous rejoignons, une lutte de concert contre la mort, l'injuste monotonie de la vie, la connerie ambiante. On a encore le droit de faire l'amour et de jouir synchrones. Nos corps se tendent, ma sœur, ma jumelle, et mon rôle accompagne ton cri.

Un grand blanc nous laisse pantelants, couverts de sueur, l'un contre l'autre heureux.

Sur l'écran, la mire.

Je vais éteindre la télé.



La Bête

Je me réveille dans une pièce froide, blanche, aseptisée. La table sur laquelle je suis attachée ressemble à un comptoir de boucherie. Ma position est indécente, mais pas douloureuse. Les bracelets de métal, ajustés à mes poignets, tintent au bout de leur chaîne. Je me contorsionne, rien de spécial dans cette pièce cubique. Dans un angle mort pour moi, je devine une caméra. Mon cœur s'accélère, mon sexe se contracte, pas encore d'humidité, mais la sensation affirmée d'un vide à combler. La porte, en face de moi, s'ouvre. Deux hommes. L'un est en blouse blanche, le visage acéré, sans chaleur, à ses côtés une espèce de brute en débardeur bleu et taché, aux traits épais et à la démarche lourde. Ils jettent un regard indifférent à ma nudité frissonnante et traînent derrière eux des fers retenant quelque chose, grognant, que je ne peux pas encore voir.

J'entends le dé clic des clés sur les bracelets et je vois la bête qu'ils ont libérée. La brute la flatte gentiment et lui glisse «elle est à toi ». La porte claque derrière eux, je reste seule avec le monstre. Il me renifle. Au travers de ses poils noirs, ses yeux luisants sautent sans cesse. Il a compris. Il se jette sur moi et me pénètre. Je ne hurle pas, le cri meurt dans ma gorge, je lutte pour ne pas l'exciter plus en me débattant. Il est énorme mais tout va très vite. Je prends quelques coups, puis la bête rugit en jouissant. Son odeur est insupportable, son contact révoltant, je suis à vif, entre le vomissement et les larmes.

Je crois les entendre. Je ne devrais pas pouvoir, ils ne sont pas dans la pièce. Pourtant c'est la voix de la brute. « Et maintenant ? » « Et maintenant nous allons voir si il est capable de varier son plaisir, par pure perversité. » C'est l'homme en blouse blanche qui lui a répondu, je ne l'avais pas entendu parler, tout à l'heure, mais je le sais. La terreur est subite, poignante, la souffrance immédiate. Mon corps tente de se libérer, de lui-même, je crois que je refuse, que je crie un «non» désespéré, mais tout m'échappe, ce n'est pas moi qui ordonne, c'est survivre qui s'impose.



Le monstre me regarde cette fois. Il me détaille, je crois. L'animal réfléchit. Il est soulagé mais je l'intrigue. Sa main griffue se pose sur ma cuisse, il écarte les grandes lèvres et observe. Il entre un doigt, accroche un ongle à l'intérieur de moi, force un deuxième doigt, me griffe. Son sexe grossit déjà. Il teste, il essaie, il n'a pas la notion de ma douleur, j'ai raison d'avoir peur. Sa main, sa main entière m'investit, le poing fermé s'engage dans mon sexe et je crois mourir. Quand il la ressort, je vois un peu de sang qu'il lèche. J'ai l'impression d'être silencieuse, la bouche ouverte, mais en fait il semble que je pousse des cris perçants. La bête me regarde, contrariée par le bruit. Son poing s'abat sur ma tempe. Je coule en moi, me retire dans mes murs. Il me réveille en essayant de forcer la barrière de mes dents avec son sexe turgescent, rouge et luisant. Je le happe et mords dans un sursaut d'énergie. Je m'attendais à la pluie de coups.

Je pensais au moins le calmer. Mais il est toujours dur et gonflé. Cette chose n'est pas humaine. Cette fois les larmes coulent. La raclée a brisé les chaînes qui maintenaient mes chevilles. En désespoir de cause, je lance ma jambe pour l'atteindre, tenter de l'assommer. Il m'attendait et saisit mon pied. D'un mouvement brusque il me retourne. Mon genou a craqué, la douleur est fulgurante. Je suis désarticulée et ne tente même pas de me défendre quand il écarte mes fesses. La pénétration est insupportable. Le hurlement qui m'échappe couvre tout bruit mais je crois entendre son ricanement. Il me prend jusqu'au bout, ici pas de limite, la défonce au sens littéral. Longtemps, son va et vient me déchire chaque fois un peu plus, ses ongles sales me labourent les seins, le dos, les cuisses, le sexe, percent ma peau. Je jouis comme une démente, bien avant lui.